
POUR UNE LANGUE ARBORESCENTE

*Patricia Latour**
*Francis Combes***

À partir du constat que Marcel Cohen faisait de l'évolution du français, dans les années soixante (dans son livre *Histoire d'une langue, le français*), les auteurs examinent ce qui reste constant dans la pratique du français courant, ce qui continue d'évoluer de la même façon et ce qui a nettement changé. Notamment dans le rapport à l'anglais, dans la diffusion de ce qu'on a appelé la « novlangue » et aussi dans des tentatives de transformation inspirées notamment par le féminisme. Le français selon eux est entré dans une « zone de turbulence », mais il peut vivre dans une diversité revendiquée.

Mots-clefs : Paul Lafargue ; Marcel Cohen ; français courant ; accents ; frenglish ; novlangue ; aliénation ; démocratie ; féminisme ; francophonie.

En 1894, Paul Lafargue (qui n'était pas un linguiste de profession, mais le militant révolutionnaire et l'écrivain brillant que l'on sait), écrit un article pour la revue *l'Ère nouvelle*, intitulé « La langue française avant et après la Révolution – Études sur les origines de la bourgeoisie moderne ». Ce titre et son sous-titre indiquent une ambition et une double démarche : s'intéresser à la langue dans son mouvement propre, tout en le rapportant au mouvement de la société afin d'entendre ce que la langue nous dit de l'évolution de cette même société.

« Une langue, écrit-il, ainsi qu'un organisme vivant, naît, croît et meurt ; dans le cours de son existence, elle passe par une série d'évolutions et de révolutions, assimilant et désassimilant des mots, des locutions familières et des formes grammaticales. Les mots d'une langue, de même que les cellules d'une plante ou d'un animal, vivent leur vie propre : leur phonétique et leur orthographe se modifient sans cesse ; dans l'ancien français, on écrivait *presbtre*, *cognoistre*, *carn*, pour chair, *charn* pour charnel, etc. ; leur signification se transforme également : *bon* se prenait autrefois pour bien, faveur, profit, avantage, volonté, etc. ; Jean-le-Bon voulait dire Jean-le-Brave ; *bonhomme*, après avoir été synonyme d'homme de courage et de sage conseil, devient une épithète ridicule... »

* Journaliste, autrice.

** Poète, éditeur *Le Temps des Cerises*.

Et il ajoute : « La langue ressent le contrecoup des changements survenus dans l'être humain et dans le milieu où il se développe. Les changements dans la manière de vivre des hommes, comme par exemple le passage de la vie agreste à la vie citadine, ainsi que les événements de la vie politique laissent leurs empreintes dans la langue. Les peuples, chez qui les phénomènes politiques et sociaux se pressent, modifient rapidement leur parler ; tandis que chez les peuples qui n'ont pas d'histoire, l'idiome s'immobilise. Le français de Rabelais, un siècle après sa mort, n'était plus intelligible qu'aux lettrés ; mais l'islandais, langue mère des idiomes norvégiens, suédois et danois, s'est maintenu presque intact en Islande. »

C'est ce que Lafargue appelle la « théorie du milieu » qui d'après lui « tend à devenir prépondérante dans toutes les branches des sciences naturelles et de l'histoire » et qu'il oppose à la démarche de linguistes qui n'en tiendraient que pour l'étymologie et le sanscrit !

Cette démarche (que l'on pourrait aussi dire « matérialiste » et qui est manifestement inspirée des conceptions philosophiques du beau-père, Karl Marx) a donné lieu à des controverses. On se souvient de l'article de Staline, publié en juin 1950 dans *La Pravda*, sur le marxisme et la linguistique. Dans cet article, tout en défendant cette conception historico-sociale, Staline affirme que la langue n'est pas une superstructure. De manière peut-être un peu inattendue pour qui a une vision par trop simple de l'histoire, il s'oppose ainsi à une interprétation mécanique des rapports entre la langue et la lutte des classes. Il défend par exemple l'idée qu'il n'y a pas une grammaire de classe et prend parti en faveur d'une approche scientifique de la linguistique. Au passage, il conteste la formule de Lafargue sur les révolutions de la langue. Selon lui, la langue ne se révolutionne pas ; elle évolue...

Quoi qu'il en soit des simplifications de Lafargue (que Marx lui reprochait déjà en d'autres matières), son approche, qui est plutôt celle d'un amateur éclairé et d'un polémiste que d'un savant, anticipe celle qu'aura un siècle plus tard un vrai savant, le linguiste Marcel Cohen.

EN RELISANT MARCEL COHEN...

Grand spécialiste des langues chamito-sémitiques, notamment l'amharique d'Éthiopie, Marcel Cohen fut l'un des initiateurs de la sociolinguistique (*Pour une sociologie du langage*, Albin Michel 1956). Il fut aussi pendant de nombreuses années un collaborateur de *l'Humanité* dans les colonnes de laquelle il donnait régulièrement ses « Regards sur le français », où il partageait avec ses lecteurs, en général de milieu populaire, sa connaissance de la langue et de sa vie. Ce « grammairien » refusait tout excès de purisme. Il joua un rôle important pendant plusieurs années au sein de la rédaction de *La Pensée*, intervenant sur divers sujets (dont un dossier sur le structuralisme).

Dans les années soixante-dix, (sous l'influence précisément du structuralisme, jusqu'au sein du marxisme), cette démarche concrète, nourrie de philologie, a souvent été supplantée par une approche plus abstraite et théorique s'intéressant plutôt aux « fonctions » du langage et à la « production textuelle ». La linguistique a parfois, dans ces années, fait ainsi figure de « science des sciences », informant aussi bien la psychanalyse que la philosophie ou la sociologie...

Mais la démarche d'observation de la vie réelle de la langue parlée et écrite n'a pas perdu de sa vigueur. Elle a fait ces dernières décennies un retour en force et bien des travaux d'aujourd'hui (dont certains font directement référence à Marcel Cohen), aussi bien en lexicologie qu'en sociolinguistique, en statistiques ou en grammaire la développent et la prolongent.

L'objet de ce numéro de *La Pensée* n'est pas de traiter de l'histoire de la linguistique en France au cours des dernières décennies ni du rapport entre marxisme et linguistique. (Ce pourrait être le sujet d'autres dossiers, sans doute intéressants à envisager). Il est simplement d'essayer d'esquisser, à travers des approches diverses et parfois contradictoires, un état provisoire de la langue et des questions les plus vives que son évolution pose, bien au-delà du cercle des spécialistes.

Que les points de vue réunis soient contradictoires ne saurait étonner.

Au premier abord, on peut en effet avoir le sentiment d'une opposition entre linguistes et écrivains. Cela s'explique sans doute par la position différente des uns et des autres.

Les linguistes, qui en tiennent pour une approche scientifique, se veulent, et sont avant tout, observateurs de la langue. Ils en connaissent l'histoire, les rouages et les roueries. Ils en étudient les mécanismes et en enregistrent les évolutions. Leur attitude, à la différence de celle des grammairiens d'hier, est plus analytique que normative.

Les écrivains, qui sont des praticiens de la langue écrite et parlée, ne se placent pas du même point de vue. Par leur écriture, ils sont obligatoirement « juge et partie ». Être écrivain, c'est se sentir comptable des mots que l'on emploie et se montrer, autant que faire se peut, sensible à l'évolution de la langue, conscient de ses richesses et de ses faiblesses, voire des dangers qui la menacent.

À lire les contributions rassemblées, on peut avoir le sentiment d'une sorte de retournement. Les linguistes, qui, sous les auspices de l'Académie, étaient gardiens de l'orthodoxie du « bon français », peuvent paraître parfois plus laxistes que les écrivains, dont la vocation devrait normalement être de faire bouger la langue, par leur œuvre écrite. Souvenons-nous de Victor Hugo qui se vantait d'avoir mis « un bonnet rouge au vieux dictionnaire » et qui, dans *Les Misérables*, consacra un long chapitre à l'argot, langue vulgaire et méprisée dont il fit un bel objet d'étude.

L'impression sans doute est superficielle... Il ne faut pas gratter beaucoup pour s'apercevoir qu'aucun linguiste n'entérine sans mot dire tous les usages qui sont faits de la langue. Et tout écrivain, même celui qui peut paraître le plus puriste, introduit du jeu dans la langue, fait bouger ses articulations et contribue à l'assouplir, à la maintenir « en forme », comme aurait dit Roger Vailland.

Mais sans doute ces postures différentes, qui paraissent « à front renversé », nous disent-elles quelque chose de la période que nous vivons et de ses bouleversements.

Lafargue s'intéressait à la transformation du français dans la période qui précède et qui suit la Révolution française et l'accès de la bourgeoisie nationale au pouvoir politique.

Aujourd'hui, nous vivons une tout autre époque : celle de la mondialisation capitaliste qui bouscule les nations, les États, les cultures, les langues. Le français, qui dispose d'une forte assise

(en termes de locuteurs, d'expansion géographique comme de corpus littéraire), n'est sans doute pas la langue la plus « impactée », comme on dit aujourd'hui... Mais elle n'est pas indemne. Nous pensons quant à nous que la langue française est entrée dans une « zone de turbulences ». Au français moderne qu'étudiait Marcel Cohen a peut-être succédé un français « postmoderne »...

CE QUI CONTINUE À CHANGER, DEPUIS SOIXANTE ANS...

Pour mesurer ce qui a changé, il n'est pas inutile de se replonger dans l'ouvrage de Marcel Cohen, *Histoire d'une langue, le français*¹. Il y met en rapport l'évolution de la langue et celle de la société, avec la précision et la passion d'un amoureux des langues et en évitant tout réductionnisme sociologique.

Dans la dernière partie du livre, il traite du français moderne tel qu'il se parlait et s'écrivait dans les années soixante et tel qu'il pouvait l'étudier, au jour le jour.

La comparaison avec ce que nous vivons aujourd'hui donne matière à réfléchir.

Certaines de ses observations semblent bien s'être confirmées depuis.

Par exemple, en matière de prononciation. Sans entrer dans les détails (ce que lui fait dans son livre), il note certaines tendances que nous pouvons encore repérer, à l'état de tendances plus que comme des faits accomplis..., ce qui confirme que les évolutions de la langue, autres que celles qui touchent au lexique (sans doute la partie la plus remuante de toute langue) sont relativement lentes.

Par exemple la quasi-disparition « du *h* à l'initiale des mots non emphatiques, comme *haie*, avec maintien seulement par emphase (la *haine*) » (p. 377).

De même, remarque-t-il une tendance, qu'on peut trouver contradictoire, à la multiplication des hiatus et à une certaine disparition des liaisons. «... La prononciation usuelle, même professorale et oratoire, admet de moins en moins de liaisons, et de plus en plus d'hiatus. C'est la prononciation populaire qui fait le moins de liaisons d'une manière générale. Mais dans la bourgeoisie cultivée elle-même, de génération en génération, la quantité des liaisons faites diminue » (p. 383)... Ainsi dira-ton « pare(r) aux difficultés » ou « le temp(s) est venu ». Évolution dont il dit qu'elle se fait « avec trouble et remous : la pratique des liaisons n'est pas toujours constante chez un seul et même individu... » Mais évolution dont chacun peut constater qu'elle continue aujourd'hui.

« Pour la première fois, note-t-il aussi, l'observation permet d'assister à la disparition en cours d'un phonème, presque certainement destinée à se réaliser assez vite. La voyelle [ɔ̃], c'est-à-dire [õ] nasal, écrite *un* ou *um*, dernière des voyelles nasales apparues en français, est en voie d'être éliminée, remplacée par [ɛ̃] (in, en, ai, ein de l'orthographe). Ainsi *brun* se confond avec *brin*, *un* avec *hein*. » (p. 380)

Bien que Marcel Cohen reste dubitatif quant à l'origine de cette évolution, nous pouvons nous demander s'il ne s'agit pas de la généralisation de la prononciation parisienne, qui l'emporte notamment sur celle de cette région qu'on appelait autrefois « le midi ».

1. Marcel Cohen, *Histoire d'une langue, le français*, Éditions sociales, 1967.

L'histoire du français, de l'ancien francien d'Île-de-France qui a fini par s'imposer comme langue nationale, témoigne du rôle de la capitale dans notre pays. Ce rôle n'a pas diminué; au contraire. Dans les années soixante, la population de la Région parisienne représentait un dixième de la population nationale. Aujourd'hui c'est un Français sur six qui y vit.

Les patois dont Marcel Cohen prenait en compte l'existence, liée à la vie rurale, n'ont cessé de reculer. Et les langues régionales, malgré leur redécouverte et les efforts faits pour en revivifier l'enseignement, comme dans les écoles Diwan, pour le breton, ou Calendreta (petite alouette), pour l'occitan, sont aussi en péril.

Les accents eux-mêmes ont beaucoup reculé, au point que diverses voix s'en inquiètent. Si l'accent du Nord a récemment acquis une certaine reconnaissance (liée au succès du film *Les Ch'tis*), les accents des autres régions, par exemple les accents méridionaux (qui ont longtemps été en faveur dans le cinéma ou la publicité), ont tendance à être gommés. Beaucoup moins dans la rue et dans les milieux populaires, bien sûr, que parmi les élites. C'est un effet conjugué de l'émergence des couches moyennes intellectuelles et du rôle de la télévision, laquelle a sans doute fait plus pour l'uniformisation du français parlé que l'école publique. Mais cela ne s'opère pas sans qu'on puisse y déceler certaine censure. Consciente ou non. Ainsi, peut-on parfois entendre, lors d'un bulletin météo à la télévision, un « o » ouvert qui échappe à la présentatrice, quand elle parle par exemple de la vallée du Rhône...

L'accent parisien lui-même, tel qu'il pouvait être incarné à l'écran par Jean Gabin ou Arletty a disparu... Mais l'accent a aussi un caractère de classe. Il y a toujours un accent des banlieues, très marqué chez les jeunes, et un accent des beaux quartiers.

Par-delà les questions de prononciation, en matière de grammaire, Marcel Cohen constatait (en même temps qu'une très grande stabilité, car les règles du français sont fixées depuis presque trois siècles) certains changements propres au français moderne.

Ainsi, « à l'indicatif, le passé simple ou défini est sorti de l'usage parlé parisien, le passé composé ou indéfini étant employé en toutes circonstances... » (p. 386)

« Le passé antérieur qui est surtout une expression de l'achèvement a subi le même sort que le passé simple. » (p. 387)

« Il est de fait, écrit-il aussi, que le subjonctif n'est nullement menacé de disparition, comme on le dit quelquefois imprudemment [...] mais intérieurement le subjonctif présent et le subjonctif passé ont gagné sur l'imparfait et le plus-que-parfait. En effet ces deux formes sont sorties de l'usage parlé courant de la région parisienne et ne sont pas employées d'une manière générale dans la conversation des gens cultivés. » (p. 388) Non seulement dans une subordonnée, mais aussi avec un conditionnel.

Il signale d'ailleurs que la chose est ancienne, un arrêté daté de 1901 autorisant l'emploi du présent du subjonctif après le conditionnel présent...

Autre fait de langue que nous pouvons toujours constater : la tendance à la disparition de la double négation. Marcel Cohen repère des exemples littéraires anciens, dans des phrases interrogatives, comme chez La Fontaine : « Fit-il pas mieux que de se plaindre ? » (*Les Fables*,

livre III, X). Mais dans le français parlé contemporain, le « ne » est ce qu'il appelle « un élément à éclipse ». « On peut dire en gros que l'usage populaire ou vulgaire de la région parisienne est l'absence de *ne*, qu'elle est très fréquente chez les gens cultivés, souvent avec des alternances du type : je dis pas que je ne le dis pas ».

L'expression à la mode (qui pour d'autres raisons nous tape sur le système) : « Je dis ça, je dis rien », montre que cela continue...

Et on pourrait multiplier les exemples...

En bon sociolinguiste, Marcel Cohen se montre évidemment attentif aux usages différents suivant les régions, les classes sociales, les générations; mais la plupart de ses observations portent sur ce qu'il appelle le « français courant », ni le français distingué, voire pédant, ni le langage le plus relâché. Un français à mi-chemin du langage populaire et du « français tenu », qui pour tous sert quand même de référence.

Il est intéressant de remarquer que, selon lui, la pratique de la langue a été fortement influencée par les progrès de l'école et de la lecture.

Il repère ainsi l'effet que l'enseignement de l'orthographe peut avoir sur la prononciation. Par exemple, des locuteurs prononçant le *p* dans le mot dompteur...

De tels cas « d'hypercorrection » sont tout à fait fréquents aujourd'hui.

« C'est entre le français prétentieux et le français populaire que se tient le français normal, langue vivante, parlée et écrite, que le peuple, dont l'instruction augmente constamment, possède de plus en plus et de mieux en mieux, à mesure qu'il a plus de moyens et plus de loisirs pour en acquérir le maniement ». (p. 374)

D'après Marcel Cohen, la radio et la télévision (qui se développe dans les années soixante) auraient un effet convergent avec ceux du progrès de l'éducation dans la généralisation de la norme du français courant...

Dirait-on encore cela aujourd'hui?

Cet optimisme culturel qui s'attache sans doute à l'époque de croissance et de progrès de la société des années cinquante à soixante sonne aujourd'hui un peu étonnamment à nos oreilles.

Par exemple quand, dans un passage sur l'évolution de l'art littéraire, il écrit (p. 354) : « Les poètes et leurs œuvres reçoivent une grande place dans les programmes de radio, en récitations et en entretiens » (*sic*)... Voilà qui paraît bien loin de la France que nous connaissons ! Il est vrai qu'on pouvait entendre Laurent Terzieff à la radio, ou voir Max-Pol Fouchet sur le petit écran de l'ORTE. Sans parler du « Club des poètes ».

Aujourd'hui, même dans les émissions dites littéraires, l'apparition furtive d'un poète est un événement exceptionnel. Ce qui dit quelque chose du rapport actuel de la France à sa langue.

DU FRANÇAIS AU « FRENGLISH »

Mais là où la différence entre la France des années soixante (telle qu'il la voyait) et celle d'aujourd'hui est la plus flagrante, c'est dans le rapport à l'anglais.

« Il est de fait que le grand développement de l'industrie moderne tant en Angleterre qu'aux États-Unis a entraîné l'adoption d'instruments et de méthodes avec leurs noms, d'où un certain nombre d'emprunts récents du français à l'anglais dont l'apparente abondance a provoqué des susceptibilités, des résistances, des campagnes tapageuses, entraînant des gens insuffisamment informés et peu réfléchis. On n'a pas de statistiques sur le nombre total de ces emplois, sur leur aire d'emploi (beaucoup sont confinés dans des milieux restreints), sur leur densité dans des articles de journaux en dehors de certaines rubriques très spécialisées, sur le nombre de ceux qui sont francisés de manière généralement acceptée ou remplacés ou en voie de remplacement par des mots de souche française. La quantité des indésirables n'est certainement pas très grande. » (p. 402)

Il s'intéresse quand même à l'adoption de la finale en *-ing*, comme dans *parking* ou *footing*, tout en faisant remarquer que le sens de ces mots n'est pas le même en anglais... Mais il ajoute « Il n'est pas besoin d'une statistique (qui ne serait pourtant pas superflue) pour voir que beaucoup plus nombreux sont les mots constitués avec des éléments pris au grec ancien, comme tous ceux qui se terminent en *-ique*, *-logie*, *-graphie*, *-métrie*, *-urgie*, *-isme*. »

Au même moment, Étiennele avait une perception bien différente puisque son pamphlet, *Parlez-vous français ?*, qui a fait beaucoup discuter, date de 1964².

Mais il est vrai que ce que nous voyons aujourd'hui n'en était qu'à ses débuts. Il n'y avait pas encore eu ce phénomène de bascule auquel beaucoup d'entre nous ont le sentiment d'assister. Quand un mot anglais était adopté, il était en effet souvent acclimaté. Le *beef steak*, était changé en bifteck, si ce n'est en bisteck.

Dans *Paris canaille* (1953), Léo Ferré faisait rimer « gentleman » avec « clinquant ».

Et en 1959, Édith Piaf chantait « milor » (sur des paroles de Moustaki) et non « *my lord* ». Et dans les familles on pouvait dire d'un enfant en « habits du dimanche » qu'il était habillé comme un « milord ».

C'était aussi l'époque où une entreprise américaine, pour s'implanter sur le marché français, jugeait nécessaire de remplacer le mot anglais *computer* par un néologisme : *ordinateur*, (néologisme qui a réussi).

Dans *Histoire d'une langue, le français* (p. 394), Marcel Cohen signale un fait, à l'époque encore frais : « L'affirmation "d'accord", avec son abrégé "d'ac" est récente, écrit-il, à côté de oui, ou s'y joignant : "oui d'accord" ».

S'il revenait aujourd'hui, il devrait relever que « d'ac » a été supplanté par « OK ». Assez souvent accolé à « d'accord » : « OK d'accord ». Sa fréquence dans nos bouches surprend d'ailleurs des étrangers qui connaissent la France de longue date. Nous avons entendu le chanteur espagnol Paco Ibañez (exilé ici au moment du franquisme) déclarer au public, lors d'un spectacle donné au théâtre de la Mer, à Sète, qu'il reviendrait en France quand les Français arrêteraient de dire « OK » à tout bout de champ.

2. René Étiennele, *Parlez-moi français ?*, 1964, rééd. Gallimard, 1991.

Mais récemment, cet «OK» invasif a été remplacé par un «Yes!» sonore, souvent accompagné d'un geste démonstratif du bras, comme qui tirerait un signal d'alarme de la SNCF (ancien modèle), ou une chasse d'eau à chaîne... aussi ancienne manière.

L'apparition et le succès de ce petit mot n'est pas chose anodine. Dans un pays où on distinguait traditionnellement les parlers par la façon de dire «oui», entre les gens d'oc (à prononcer o ouvert) et ceux d'«oil», (à prononcer «oui»... comme fusil ou «terri»), il est le signal d'un changement culturel important, au moins dans une fraction de la population, plutôt les couches moyennes aisées et une partie de la jeunesse. Mais ce changement affecte toute la société. Dans ce dossier de *La Pensée*, les points de vue et les analyses sur ce sujet brûlant sont très contrastés et même opposés.

Qu'il en soit ainsi n'est pas surprenant. La langue est un objet chaud. Un sujet de passions et de querelles, peut-être singulièrement en France où l'histoire de la langue a beaucoup à voir avec la politique, la formation de l'État, la constitution et le devenir de la collectivité nationale et son rapport aux reste du monde.

Pour notre part, nous savons bien que le français n'a jamais vécu en autarcie. Toute son histoire depuis l'origine est faite du voyage des mots à travers les frontières. Depuis le mélange du bas latin avec les mots gaulois ou francs, c'est-à-dire germaniques. Ou les très nombreux emprunts à l'italien au moment de la Renaissance, dont beaucoup (mais pas tous) sont restés. (Les ouvrages d'Henriette Walter sur ces *Mots français venus d'ailleurs* sont à cet égard passionnants.)³

Avec l'anglais, depuis Guillaume le Conquérant ou Aliénor d'Aquitaine, l'histoire est particulièrement longue et riche. Longtemps, le courant linguistique à travers la Manche allait plutôt du continent vers l'île. Plus de cinquante pour cent du vocabulaire anglais vient ainsi du français. Mais aujourd'hui, le sens du courant s'est inversé. On estime à plus de 2000 le nombre des mots adoptés de l'anglais (ou bien souvent aujourd'hui, de l'américain) dont beaucoup très récemment. Et nous en découvrons tous les jours...

Mais cette inversion de courant n'est pas un phénomène naturel et miraculeux, comparable à ce qui se produirait si le Gulf Stream décidait soudain de couler dans l'autre sens. Il est l'expression de l'hégémonie états-unienne dans le monde occidental, à l'époque de la «globalisation». Et plus encore, sans doute, de la propension de la classe dirigeante française (élites économiques, politiques, médiatiques, culturelles) à adopter la langue du maître. Vieille tradition, nous dira-t-on... mais qu'il serait sans doute abusif de faire remonter à l'époque gallo-romaine.

L'acharnement mis à implanter l'anglais dans les relations de travail, à l'entreprise, dans l'univers du commerce, à l'université et même dans la vie artistique fait que certaines associations y voient un processus délibéré «d'arrachage» du français, pour reprendre une image qui renvoie au vocabulaire de la vigne. Tout laisse à penser qu'il s'agit en effet non d'un mouvement spontané, mais d'une stratégie.

3. Henriette Walter, *L'Aventure des mots français venus d'ailleurs*, Robert Laffont, 1997.

N'est-ce pas l'ancien ambassadeur des États-Unis en France qui avait prédit qu'en l'espace de deux générations les Français parleraient l'anglais? Ou Ernest-Antoine Sellières, l'ancien patron du patronat français, déclarant qu'il parlerait en anglais, car c'était « la langue des affaires », provoquant ainsi le départ de Jacques Chirac d'une réunion des patrons européens en 2006...

Depuis, du chemin a été fait dans cette direction... Par son caractère massif et entêtant, ce phénomène qui dépasse largement le « franglais » des années soixante nous a conduits à avancer le terme de « frenglish », (car il touche à la fois fortement le lexique mais aussi maintenant la syntaxe)⁴.

Ce « frenglish », à notre avis, ne sert pas la langue anglaise qui se voit ravalée au rang de sabir, réduite au rôle de moyen de communication simplifié et appauvri.

Et même s'il ne peut pas – du moins pour l'instant – menacer à court terme le français dans son existence, il pose des problèmes politiques et culturels d'exclusion délibérée d'une partie de la population, des problèmes de démocratie et d'aliénation linguistique.

Comme le fait remarquer Claude Hagège (dans son livre *Contre la pensée unique*, chez Odile Jacob), avec l'imposition du « tout-anglais », ce qui s'importe et est adopté, ce n'est pas une langue, c'est une idéologie. L'idéologie ultralibérale du marché global dans lequel nous serions tous interchangeables. Une sorte de culture hors-sol et uniforme. Cela ne concerne bien sûr pas que la France. Ni que l'usage quotidien qui est fait de la langue... Il nous est arrivé, à plusieurs reprises, lors de festivals de poésie auxquels nous avons pu participer, d'entendre des jeunes poètes (venus par exemple des pays de l'Est européen) lire des poèmes qu'ils avaient écrits directement en anglais. Avec d'ailleurs une maîtrise de cette langue qu'on pourrait leur envier. Mais, et ceci n'est pas sans rapport avec cela, en général ces poèmes n'exprimaient pas grand-chose d'autre qu'une forme, somme toute très banale, de subjectivité individuelle, voire de narcissisme, sans rapport avec la situation de leur pays ou du monde.

Car en effaçant la diversité des langues, on efface la réalité du monde...

La chose est-elle irréversible? Pour l'instant, les associations ou les individus qui s'y opposent semblent minoritaires. On peut aisément les faire passer pour des réactionnaires, des nostalgiques du français d'hier ou d'avant-hier.

Pourtant, cette réaction est le fait d'écrivains, de syndicalistes ou de militants politiques qui sont loin de se situer tous à droite de l'échiquier politique. Certains sont au contraire tout à fait à gauche et partagent même parfois le projet d'une transformation révolutionnaire de la société.

L'association Courriel, par exemple, animée par le philosophe Georges Gastaud, défend l'idée que la langue française est le « premier service public de France » et appelle à la défendre à travers plusieurs manifestes pluralistes. Il s'élève contre le fait que la loi Toubon ou l'article II de la Constitution (qui définit le français comme « langue de la République ») sont régulièrement foulés aux pieds par ceux-là mêmes qui sont censés veiller dessus. Dans les pages de ce dossier, le poète Gérard Cartier, quant à lui, s'insurge contre ce nouveau *volapük*

4. Patricia Latour et Francis Combes, *Le Français en liberté*, Le Temps des Cerises, 2016.

qui nous est imposé. Les uns et les autres récusent l'espèce de snobisme qui fait que même des syndicalistes, des militants, des intellectuels critiques, sur ce terrain, abdiquent tout esprit critique pour suivre la « tendance », flattés sans doute de bredouiller quelques mots d'anglais.

Mais par-delà l'action de résistance de ces « francs-tireurs » de la langue, il n'est pas impossible que nous commençons à assister à un retournement de situation et que ce qui est en vogue aujourd'hui paraisse « *has been* » demain. Des signes indiquent un essoufflement de la mondialisation ; en tout cas, telle que nous l'avons connue depuis les années quatre-vingt, avec son cortège de dérégulations, son obsession marchande, sa pression sur les peuples et les individus pour les contraindre au formatage culturel et linguistique... Avec même l'apparition en réaction de contre-tendances : le retour au protectionnisme, le regain des nationalismes...

Après le mouvement des Gilets jaunes, qui a donné la parole à ceux que cette « mondialisation » avait rendu invisibles et inaudibles, la pandémie de la Covid a fait revenir sur le devant de la scène, en tout cas en France, des mots et des notions qui étaient tout à fait dévalués voire tabous il y a peu, comme les relocalisations ou même le mot et l'idée de souveraineté...

La situation actuelle ne perdurera donc sans doute pas... mais le français de demain ne sera pas celui d'hier et restera probablement marqué d'une proximité plus grande avec cette langue cousine, mais très étrangère, qu'est l'anglais.

LA SOCIÉTÉ SE RÉVÈLE DANS LA LANGUE : LA NOVLANGUE

Ce qui est certain, c'est que les mouvements qui agitent la société trouvent leur reflet dans la langue, laquelle n'est pas qu'un révélateur de ces changements, mais aussi un ferment, un catalyseur.

Cette préoccupation d'ordre politique déborde évidemment l'analyse strictement linguistique. Elle nécessiterait de renouer avec la sémiologie, telle que la concevait Roland Barthes, l'analyse critique du sens et de l'imaginaire dont les mots (et toutes les formes de langage) sont porteurs.

Nous sommes pour notre part sensibles à un certain usage idéologique qui est fait des mots aujourd'hui et qui conduit certains observateurs, reprenant le néologisme d'Orwell dans *1984*, à parler de *novlangue*.

Il y a une nouvelle langue de bois, langue de contreplaqué plutôt, dont nous pouvons constater tous les jours la pression et qui « blesse les mots », comme disait le philosophe Bernard Stiegler. Son office principal est de masquer le réel qui gêne. Elle « euphémise » la réalité. Et notamment l'existence de la classe des travailleurs, le rôle de la production, la réalité de l'exploitation.

Ainsi ne parlera-t-on pas de pauvres (et *a fortiori* pas d'exploités), mais de défavorisés... Ce qui n'est pas pareil... Ou pas des quartiers populaires, mais des « quartiers », voire des « zones sensibles »...

Cela pour dire ce que chacun sait, mais que l'on ne devrait pas oublier : que le langage est travaillé par l'idéologie dominante. Les mots ne sont pas toujours innocents. Et reprendre

sans examen critique, quand on se veut militant, les mots de l'adversaire, c'est déjà accepter de s'y soumettre.

LA FÉMINISATION

Mais les mots et les expressions à la mode, qui surgissent et flottent sur l'écume des jours, ne sont pas tous les mots du pouvoir. Ils expriment aussi souvent les mouvements de fond qui traversent la société et la transforment.

Le débat sur la féminisation du langage en est un bel exemple.

Le problème posé est réel. Même si les réponses apportées sont parfois maladroites ou par trop marquées d'une conception « politiquement correcte », qui nous vient d'outre-Atlantique et dont on peut penser qu'elle ne correspond pas à l'idéal qu'on pourrait se faire des rapports entre sexes.

Dans ce domaine, la féminisation des noms de métiers et de pas mal de mots pour lesquels le féminin n'existe pas paraît un mouvement irréversible et positif. D'autres propositions, comme l'écriture dite « inclusive », paraissent plus problématiques... Justement parce que le risque est peut-être précisément d'exclure au lieu d'inclure. Claude Simon dans ce dossier fait un point précis du débat sur ces aspects et notamment que la question du « point médian ».

Mais en fait, comme toujours, c'est l'usage qui tranchera.

Parmi les innovations introduites par les Précieuses et les Précieux du xvii^e siècle, dans leur effort pour polir le langage et le dégager de sa grossièreté supposée, certaines sont restées, d'autres non... Nous avons conservé quelques simplifications orthographiques, (comme la suppression du *s* d'hostel, du *h* d'auteur ou du *c* de défunct), mais on s'est débarrassé des périphrases alambiquées, du « conseiller des grâces » pour dire le miroir ou des « commodités de la conversation » pour désigner les chaises...

SIMPLIFIER OU CULTIVER LA DIFFICULTÉ ?

Les débats actuels sont loin des efforts de l'Hôtel de Rambouillet pour raffiner le langage de la cour, qui allaient de pair avec l'affirmation de la monarchie absolue, ainsi qu'avec l'aspiration de la bourgeoisie naissante à accéder à l'élite, comme le Monsieur Jourdain de Molière...

Mais ils témoignent d'un certain trouble dans la langue, en tout cas dans la pratique que nous en avons, c'est-à-dire, dans le langage. Et ce trouble nous semble être l'indice de la crise que connaît l'hégémonie de la classe dominante, la bourgeoisie française, confrontée à la mondialisation. Au-delà, il est révélateur des hésitations de la nation tout entière, quant à son identité et son devenir, prise entre la tentation de se fondre dans un monde globalisé et celle de se replier sur elle-même.

Pourtant, le français vient de loin et n'a pas dit son dernier mot.

Si les cartes sont rebattues aujourd'hui, il dispose de pas mal d'atouts dans sa manche.

L'idée est bien installée que son principal handicap tiendrait à sa difficulté. Et la question revient régulièrement de son orthographe, qui, il est vrai, ne manque pas de pièges

et de subtilités échappant de plus en plus à beaucoup d'élèves. Combien achèvent leurs études sans avoir acquis une vraie maîtrise de la langue écrite?

La pratique quotidienne et assidue des écrans ne va pas toujours, loin s'en faut, avec la fréquentation des livres et de la chose écrite. Peut-être un gouffre est-il même en train de se creuser...

D'où l'idée qui revient régulièrement d'une nécessaire réforme de l'orthographe. Marcel Cohen y était favorable. La commission Langevin-Wallon (qui a par ailleurs avancé beaucoup d'idées novatrices) sur ce point était restée timide. Les quelques retouches qui ont été faites ne sont pas sans intérêt, mais portent en général sur des points de détails.

Dans ce numéro, Claude Vargas reprend le sujet avec une optique nouvelle puisqu'il pose le problème de la réforme de la grammaire elle-même.

Le sujet est difficile. Il faut dire que, depuis Restif de la Bretonne au moins, les réformateurs de la langue n'ont pas manqué, mais leur exemple n'a jamais été vraiment suivi.

La passion des Français pour l'orthographe est bien connue et est même une forme de sport national.

Peut-être cela correspond-il au sentiment diffus que la difficulté de la langue écrite qui est un obstacle à sa diffusion est aussi en même temps un atout, une beauté à cultiver et la chance véritable de cette langue, comme Alain Borer en défend l'idée.

POUR L'UNITÉ DANS LA DIVERSITÉ

On a beaucoup dit que ce qui a fait l'attraction du français dans le monde tenait en grande part à sa littérature. Qu'en est-il aujourd'hui?

La production littéraire des éditeurs parisiens et le « bon goût » minimaliste dont ils font toujours montre donnent souvent du français une image anémiée. Bien loin de la profusion de Rabelais, Hugo ou Apollinaire...

(Profusion langagière dont Bernard Cerquiglini, par-delà la littérature, fait l'éloge dans ces pages.)

Bien sûr, une langue a besoin de normes et de clarté pour jouer au mieux son rôle d'outil de communication. Mais la langue n'est pas qu'un outil de communication. Elle est aussi un moyen d'expression et de ce point de vue sa force et sa vitalité dépendent de sa richesse et de sa diversité.

Le français standard, ce français courant cher à Marcel Cohen, qui domine dans les médias est aujourd'hui bousculé de tous côtés.

Il est bousculé par l'anglais, la langue du commerce, de l'économie et de la technique.

Il est bousculé par le langage de jeunes (dont traite Françoise Gadet), langage pour une part estropié et souvent stéréotypé (comme dans le verlan), mais aussi riche de ses créations, de ses mots empruntés à l'arabe ou au romani, de sa vitalité comme le montre, à travers le rap ou le slam, ce qui paraît être un certain renouveau de la poésie populaire.

Il est bousculé aussi par la francophonie. Souvent ce sont les écrivains francophones venus d'autres horizons qui produisent les œuvres les plus marquantes et qui introduisent dans la langue une souplesse, un baroque, mais aussi parfois un purisme que favorisent peut-être l'excentrement et la fréquentation des créoles.

L'écrivain haïtien Lyonel Trouillot témoigne ici de son expérience.

À l'opposé d'un monde globalisé où l'uniformité s'accommode et même entretient la division, le retour aux réflexes tribaux, le repli sur soi, nous pouvons rêver utilement d'une mondialisation qui mettrait en valeur « l'unité dans la diversité ».

Peut-être ce qui a le plus changé, par rapport aux années soixante, est-ce la conscience qui s'est développée que le français est une langue plurielle. Une « langue à variances », comme disait le poète québécois Gaston Miron. Une langue en archipel...

Bien sûr, l'extension du français autour de la planète, qui en fait l'une des principales « langues-passerelles » (avec l'anglais, l'espagnol, le russe, le portugais, l'arabe...), tient-elle à l'histoire de la puissance française, à l'empire et aux colonies, à la disparition desquelles le colonialisme a survécu... Et cette langue, qui a été imposée aux peuples colonisés, est devenu leur « butin », pour reprendre une expression utilisée aussi bien par Kateb Yacine que par Léopold Sédar Senghor. Aujourd'hui, ces peuples, en retour, font vivre et bouger le français.

Le trouble dans le langage est une chance pour l'identité. Une identité qui ne serait pas enfermée dans la culture d'une racine unique, mais qui se nourrirait de ses racines multiples, en rhizomes, selon l'image d'Édouard Glissant⁵. À l'opposé de la soumission au monolinguisme impérial, une identité vécue dans l'ouverture au multilinguisme, à la diversité des langues du monde, une identité ouverte sur l'avenir commun de la planète, qui étendrait les branches du langage pour se faire accueillante, toujours capable aussi de bourgeonner, de créer, d'inventer, une identité linguistique qui se ferait arborescente. ■

5. Édouard Glissant, *Traité du tout-monde*, Gallimard, 1997.